
ANNE JACOBS

LES FILLES DE
LA VILLA
AUX ÉTOFFES

ROMAN




CHARLESTON

ANNE JACOBS

LES FILLES DE LA VILLA AUX ÉTOFFES

Augsbourg, hiver 1916.

Trois ans se sont écoulés depuis le jour où Marie a frappé pour la première fois à la porte des Melzer. Seulement trois ans... et pourtant tout a changé. Si la jeune femme est à présent l'épouse de Paul et la maîtresse des lieux, l'heure n'est plus à la fête dans la somptueuse demeure transformée en hôpital militaire. Les hommes ont rejoint le front, femmes et domestiques œuvrent jour et nuit aux côtés des blessés et Marie se consacre à la gestion de l'usine familiale, dont elle découvre avec stupeur la situation critique.

Alors que s'éloigne un peu plus chaque jour l'espoir de voir Paul revenir rapidement de cette guerre terrible et que le destin de toute la famille repose sur ses seules épaules, Marie se sent vaciller. Qu'est-ce qui la retient alors d'accepter l'aide du séduisant Ernst von Klippstein, qui n'a jamais dissimulé l'intérêt qu'il lui porte ?

Au cœur des tumultes de l'Histoire, une saga familiale au souffle romanesque puissant, digne de *Downton Abbey*.

« UN ROMAN HISTORIQUE
QUI SAISIT MAGNIFIQUEMENT
L'ESPRIT DE CE DÉBUT DE XX^e SIÈCLE. »

Fränkische Nachrichten

Traduit de l'allemand par Corinna Gepner

ISBN : 978-2-36812-554-0



9 782368 125540

22,50 €

Prix TTC France

Rayon : Littérature étrangère

Design : le-petitatelier.com

Images : © Malgorzata Maj

/ Yolande de Kort / Arcangel Images



CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

LES LECTRICES ONT AIMÉ !

« Quel bonheur de retrouver toute cette galerie de personnages, où maîtres et domestiques cohabitent dans cette villa où chaque jour amène son lot de surprises. La saga d'Anne Jacobs est magnifique et gagne en profondeur avec ce conflit mondial. Le combat des hommes pour leur patrie, le combat des femmes pour leur famille. Une somptueuse fresque de l'Allemagne en temps de guerre. Entre drames, amour et espérance, cette histoire addictive ravira les amateurs de romans historiques et de sagas familiales ! »

Aurélie, de @aurelivres57

« Je me suis vraiment attachée aux personnages et à la famille Melzer. Voir ces jeunes femmes évoluer et s'imposer pour leur bonheur est toujours aussi agréable. »

Marie-Anne, de @maddysbook

« Ce deuxième tome nous entraîne dans la vie de la famille Melzer et de ses domestiques durant la Grande Guerre. C'est avec plaisir que j'ai retrouvé les personnages que j'ai pu voir évoluer et grandir au grès de l'évolution du pays. Une saga familiale historique riche et dense portée par des héroïnes ! »

Louise, de @livres.et.compagnie

« Ce roman permet encore une fois de se plonger au cœur d'une époque, mais aussi, pour une fois, de prendre conscience des conséquences de la Première Guerre mondiale du côté allemand. La combativité de Marie fait d'elle un personnage féminin fort et admirable. Une saga engagée et prenante, où on s'attache rapidement aux personnages et à leurs aventures ! »

Debora, de @debora.moloc

Pour en savoir plus sur les Lectrices Charleston, rendez-vous sur la page www.editionscharleston.fr/lectrices-charleston

LES FILLES
DE LA VILLA
AUX ÉTOFFES

Titre original : *Die Töchter der Tuchvilla*, by Anne Jacobs
© 2015 by Blanvalet Verlag
a division of Verlagsgruppe Random House GmbH, München, Germany
Traduit de l'allemand par Corinna Gepner

Édition française publiée par :
© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2020
10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée-Buffon
75015 Paris – France
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-554-0
Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Editions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston)
et sur Instagram (@LillyCharleston).

Charleston s'engage pour une fabrication éco-responsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Anne Jacobs

LES FILLES
DE LA VILLA
AUX ÉTOFFES

TOME 2

Roman

Traduit de l'allemand
par Corinna Gepner


CHARLESTON

I

FÉVRIER 1916 À JANVIER 1917

CHAPITRE PREMIER

LA GRISAILLE D'UN CRÉPUSCULE PRÉCOCE tombait sur le quartier industriel d'Augsbourg. Çà et là, on voyait s'allumer les lumières des usines où le travail se poursuivait malgré la pénurie de matières premières. D'autres, au contraire, restaient plongées dans le noir. Des hommes d'un certain âge et des femmes sortaient de l'usine textile des Melzer à la fin de leur journée de travail. On relevait son col et on se protégeait de la pluie battante avec un foulard ou une casquette. L'eau dévalait les rues pavées en gargouillant. Ceux qui n'avaient plus leurs bonnes chaussures d'avant-guerre et marchaient sur des semelles de bois avaient rapidement les pieds trempés.

Dans la salle à manger de la villa des propriétaires de la fabrique, Paul Melzer, posté à la fenêtre, contemplait la silhouette noire de la ville qui se fondait progressivement dans le crépuscule. Après un long moment, il laissa retomber le rideau et poussa un profond soupir.

— Viens donc t'asseoir près de moi, Paul, et prends un petit verre, fit la voix de son père.

En raison du blocus maritime imposé par ces maudits Anglais, le whisky écossais était devenu une denrée rare.

Johann Melzer sortit du vaisselier deux verres, dans lesquels il versa le liquide odorant couleur de miel.

Se bornant à un bref coup d'œil sur les verres et la bouteille, Paul secoua la tête.

— Plus tard, Père. Quand nous aurons un motif de boire. Fasse Dieu que ce soit le cas.

Des pas pressés résonnèrent dans le couloir et Paul courut à la porte. C'était Augusta, la femme de chambre, les joues rosies et plus corpulente que jamais. Son petit bonnet blanc en dentelle avait glissé sur sa chevelure en désordre. Elle portait une corbeille remplie de serviettes blanches froissées.

— Toujours pas ?

— Non, monsieur Melzer. Ça va prendre encore un peu de temps.

Elle fit une gémulation et se dépêcha de rejoindre l'escalier de service pour descendre le linge à la buanderie.

— Mais ça fait déjà plus de dix heures ! lança Paul. Est-ce que c'est normal ? Il n'y a pas de problème, n'est-ce pas ?

Augusta s'arrêta et lui assura en souriant que chaque naissance était différente, que telle femme mettait son enfant au monde en cinq minutes quand telle autre s'échinait plusieurs jours durant.

Paul hocha la tête avec un air crispé. On pouvait sans doute se fier à Augusta, elle avait elle-même deux enfants et devait à la générosité de ses maîtres d'avoir pu continuer à travailler.

Du deuxième étage s'échappaient des cris de douleur étouffés. Paul fit machinalement quelques pas en direction de l'escalier, puis s'immobilisa, désarmé. Sa mère l'avait chassé de la chambre à l'arrivée de la sage-femme, et Marie lui avait également conseillé de descendre. Depuis son attaque, Johann Melzer était fragile, il fallait que Paul s'occupe de lui. C'était un prétexte, tous deux le savaient, mais Paul n'avait pas voulu discuter avec sa femme, encore moins dans son état. Il s'était exécuté en silence.

— Qu'est-ce que tu fiches dans le couloir ? le tança son père. La naissance, c'est une affaire de bonnes femmes. Elles nous avertiront quand ce sera fini. Allez, bois !

Paul s'assit docilement à la table et avala d'un trait le contenu de son verre. Le whisky lui fit l'effet d'une brûlure, et il se rendit compte qu'il n'avait rien mangé depuis le petit déjeuner. Ce matin-là, vers 8 heures, Marie avait senti un léger tiraillement dans le dos. Ils avaient tous deux plaisanté des bobos constants dont elle avait souffert au cours de sa grossesse, puis Paul était parti à l'usine le cœur léger. Peu avant la pause déjeuner, sa mère lui avait téléphoné de la villa pour l'informer que les contractions avaient commencé et qu'on avait appelé la sage-femme. Qu'il ne s'inquiète pas, tout se passait normalement.

— Quand ta mère t'a mis au monde, il y a maintenant vingt-sept ans, reprit Johann Melzer en contemplant son verre d'un air pensif, j'étais dans mon bureau à l'usine en train de faire les comptes. Dans ce genre de situation, un homme a besoin d'être occupé, sinon il n'est pas maître de ses nerfs.

Paul acquiesça tout en épiant les bruits du couloir, les pas de la femme de chambre qui remontait au deuxième étage, les coups de la vieille horloge, la voix de sa mère ordonnant à Else d'aller chercher deux draps propres à la lingerie.

— Tu étais un sacré malabar, poursuivit Johann Melzer avec un sourire tout en resservant son fils. Alicia a besogné toute la nuit. Tu as failli faire mourir ta mère.

Cette remarque n'était pas faite pour apaiser les craintes de Paul, son père s'en rendit compte.

— Allons, ne t'inquiète pas. La faiblesse des femmes est un mythe, elles sont bien plus fortes et plus coriaces qu'on ne le croit.

Il prit une grande gorgée de whisky.

— Et ce dîner, ça vient, oui ou non ? grommela-t-il en pressant la sonnette des domestiques. Il est 6 heures du soir passées. Tout va de travers aujourd'hui !

Un second coup de sonnette fit surgir Hanna, la fille de cuisine, une créature brune un peu timide qui jouissait de la protection particulière de Marie. S'il n'avait tenu qu'à elle, Alicia Melzer l'aurait renvoyée depuis longtemps, car la petite n'était pas bonne à grand-chose et cassait plus de vaisselle que toutes ses devancières.

— Le dîner, monsieur.

Elle portait deux assiettes contenant des sandwiches, pain bis, pâté de foie, fromage à pâte cuite au cumin et petits cornichons maison venant du potager que Marie avait fait mettre en place à l'automne précédent. La viande, les saucisses et la graisse étaient rationnées, on ne pouvait plus s'en procurer qu'avec une carte d'alimentation. Pour s'offrir des friandises particulières et même du chocolat, il fallait avoir des relations et les moyens appropriés. Chez les Melzer, on était fidèle à l'empereur et résolu à remplir ses devoirs de patriote. Ce qui signifiait aussi se soumettre à la dureté des temps.

— Pourquoi ce retard, Hanna ? Qu'est-ce qu'elle fabrique, la cuisinière ?

Hanna posa hâtivement les assiettes sur la table en faisant rouler deux sandwiches au pâté et un cornichon sur la nappe blanche. Elle remit aussitôt les fugueurs à leur place avec les doigts. Paul haussa les sourcils en soupirant – rappeler cette fille à l'ordre était vain. Tout ce qu'on lui disait entrait par une oreille et ressortait par l'autre. Humbert, le domestique de la villa, si parfait, si dévoué, avait été mobilisé au tout début de la guerre. Pauvre diable – il n'était pas vraiment fait pour être soldat.

— C'est ma faute, jacassa Hanna sans le moindre signe de mauvaise conscience. M^{me} Brunnenmayer avait préparé les assiettes, je les ai montées avec les autres plats et alors je me suis aperçue qu'elles étaient pour vous.

Il apparut que la cuisinière était accaparée par les dames du deuxième étage. La sage-femme, notamment, avait un gros appétit et en était déjà à sa troisième pinte de bière. Et mesdames Elisabeth von Hagemann et Kitty Bräuer avaient annoncé leur venue et comptaient dîner là elles aussi.

Paul attendit que Hanna fût ressortie pour secouer la tête avec irritation. Kitty et Elisabeth, ses deux sœurs. Comme s'il n'y avait pas suffisamment de femmes à la villa en ce moment !

— Cuisinière ! beugla une voix inconnue depuis le deuxième étage. Une tasse de café ! Et du vrai, en grains, pas le truc aux pois chiches !

Ce devait être la sage-femme. Paul n'avait pas encore eu l'occasion de la rencontrer. À en juger par sa voix, c'était sans doute une personnalité forte et très déterminée.

— Une femme à poigne, lâcha Johann Melzer avec dédain. Du même genre que l'infirmière engagée par Alicia il y a deux ans. Comment s'appelait-elle déjà ? Otilie. Elle aurait terrassé un régiment de dragons.

En bas, on entendit la cloche de la porte d'entrée. Une fois, deux fois – ça n'arrêtait plus. À quoi vint s'ajouter le tonnerre du heurtoir en fer forgé, cogné sans relâche contre la petite plaque métallique installée sur la porte.

— Kitty, dit Johann Melzer en souriant. Ça ne peut être que Kitty.

— J'arrive, j'arrive ! cria Hanna de sa voix cristalline qui franchissait sans peine les étages. Quelle journée, sainte mère de Dieu ! Quelle journée !

Paul se leva d'un bond pour descendre dans le vestibule. Lui qui, un instant plus tôt, s'agaçait de cette visite qu'il jugeait importune était soudain content de voir arriver sa sœur. Il n'y avait rien de plus épuisant que cette inactivité forcée. La gaieté exubérante de Kitty le distrairait de ses inquiétudes.

Alors qu'il était encore dans l'escalier, il entendit sa voix animée. Kitty, mariée depuis un peu moins d'un an au banquier Alfons Bräuer, était elle-même enceinte. Elle devait accoucher dans quelques mois, ce qui ne se voyait nullement. Elle paraissait aussi menue que d'habitude. Il fallait y regarder de plus près pour distinguer le léger renflement sous sa robe ample.

— Seigneur, Hanna ! Ce que tu peux être lente, ma fille ! Tu nous laisses dehors sous la pluie. Il y a de quoi

attraper la mort avec ce temps. Ah, quand je pense à nos malheureux soldats en France et en Russie, ils doivent être gelés. Pourvu qu'ils ne prennent pas froid. Elisabeth, s'il te plaît, enlève-moi enfin ce chapeau. Tu es affreuse avec ça, ta belle-mère n'a vraiment aucun goût. Apporte-moi des pantoufles, Hanna, les petites avec les broderies en soie. Le bébé est là ? Non ? Ah, quelle chance, je craignais déjà d'avoir tout manqué...

Les deux sœurs étaient venues sans chauffeur. Elisabeth avait probablement pris le volant, Kitty n'ayant jusque-là manifesté aucune velléité d'apprendre à conduire. Du reste, c'était inutile puisque la banque Bräuer possédait plusieurs voitures et un chauffeur. Alors que Kitty avait déjà ôté manteau, chapeau et chaussures, Elisabeth, plantée devant le miroir ovale de style Empire, s'examinait d'un air vexé.

Toute spontanée qu'elle était, Kitty montrait parfois une grande insensibilité, songea Paul.

— Je trouve que ce chapeau te va très bien, Lisa, lança-t-il. Il te donne...

Il ne put aller plus loin, Kitty lui avait sauté au cou et l'embrassait sur les deux joues en l'appelant « mon pauvre, pauvre petit Paul ».

— Je sais à quel point les futurs pères sont empotés, gloussa-t-elle. Il faut dire, dès lors qu'ils ont fait leur devoir, ils ne servent plus à rien. La suite, c'est notre affaire, hein, Lisa ? Un homme est incapable de s'occuper d'un nourrisson. Est-ce qu'il peut l'allaiter ? Le nourrir ? Le bercer ? Non...

— Arrête un peu, sœurlette ! s'exclama Paul en riant. Qui veille à ce que la mère et l'enfant aient un toit au-dessus de la tête et de quoi manger ?

— Bon, d'accord, convint-elle en haussant les épaules et en le lâchant pour enfiler les gracieuses pantoufles que Hanna avait posées sur le sol devant elle. Mais ce n'est pas grand-chose, Paul. Tu savais que certains Africains font aux futurs pères une profonde entaille à la jambe et qu'ils y versent du sel ? Je trouve très sensé

que les hommes soient un peu confrontés aux douleurs de l'enfantement...

— Sensé ? Mais c'est de la barbarie !

— Ah, quel dégonflé tu fais, mon petit Paul ! Ne t'inquiète pas, cette coutume n'est pas encore arrivée jusque chez nous. Où est donc Maman ? En haut, avec Marie ? Vous avez fait appel à cette horrible vieille sage-femme, la Koberin ? Elle a aidé mon amie Dorothea à accoucher. Et je te le donne en mille : elle était ivre morte quand elle a soulevé l'enfant, elle a failli le laisser tomber...

Paul eut une frayeur. Il fallait espérer que sa mère ait choisi quelqu'un qui connaissait son métier. Cependant, l'esprit remuant de Kitty était déjà passé à autre chose.

— Qu'est-ce que tu fabriques, Elisabeth ? Tu viens, oui ou non ? Oh là là, avec ce chapeau, tu as l'air d'un grenadier. Furibonde et prête à tout. Hanna ! Où est-ce que tu es fourrée ? Vous avez des nouvelles de Humbert ? Il va bien ? Il écrit régulièrement ? Non ? Oh, quel dommage. Viens, Elisabeth, il faut qu'on monte voir Marie. Qu'est-ce qu'elle penserait de nous si on papotait ici sans se soucier d'elle ?

— Je ne suis pas sûr que Marie ait du temps à te... objecta Paul.

Mais Kitty, à qui sa grossesse n'avait rien fait perdre de sa légèreté, monta l'escalier à toute allure.

— Bonjour, mon petit Papa ! lança-t-elle au passage avant de continuer jusqu'au deuxième, où se trouvaient les chambres.

Paul était bien incapable de deviner ce qui se passait là-haut. Il supposa toutefois que Kitty avait réussi à entrer dans le saint des saints qui lui demeurerait obstinément fermé, à lui le futur père.

— Comment va Papa ? s'enquit Elisabeth, qui s'était enfin décidée à retirer son manteau et son chapeau. J'espère que toute cette agitation ne le fatigue pas trop.

— Il a l'air de tenir le coup. Tu voulais renforcer l'équipe féminine, là-haut, ou tu nous tiens compagnie ?

— Je reste ici. En plus, je voulais lui parler de quelque chose.

Paul fut soulagé qu'Elisabeth au moins demeure avec eux plutôt que d'aller elle aussi dans les pattes de la sage-femme. Ah, comme il souhaitait que tout soit déjà terminé ! L'idée des souffrances de Marie lui était intolérable. N'en était-il pas la cause, lui qui avait engendré cet enfant ?

— Tu en fais une tête ! On dirait qu'on t'oblige à gober des têtards ! Réjouis-toi, Paul, tu vas être père.

— Et toi tu seras tante, Lisa, répliqua-t-il sans enthousiasme.

Dans la salle à manger, Johann Melzer avait pris le *Augsburger Neueste Nachrichten* pour relire les articles concernant la situation sur le front. À en croire les comptes rendus enflammés des journalistes, la Russie était pour ainsi dire vaincue et, avec les Français, ce n'était plus qu'une question de temps. Cependant on entrait dans la troisième année de guerre et sa fidélité à l'empereur n'empêchait pas Johann d'être réaliste, et donc sceptique. L'enthousiasme qui les avait tous saisis au début du conflit s'était dissipé depuis longtemps.

— Papa... Tu n'es pas encore en train de boire ? s'échauffa Elisabeth. Tu sais pourtant que le D^r Greiner t'a interdit l'alcool.

— C'est ridicule ! rétorqua-t-il avec irritation.

Les habitants de la villa avaient fini par se résigner. Même Alicia avait cessé de l'accabler de consignes et d'avertissements. Elisabeth, pourtant, ne pouvait s'empêcher de le réprimander. Il fallait bien que quelqu'un veille sur sa santé.

— Et le sous-lieutenant, qu'est-ce qu'il écrit sur la guerre à l'Ouest ? demanda-t-il, sans doute pour prévenir d'autres remontrances.

Elisabeth était mariée depuis plus d'un an avec le commandant de bataillon Klaus von Hagemann. Ils avaient célébré leurs noces en toute hâte, quelques jours seulement après le déclenchement de la guerre, car Hagemann avait pris part à la bataille de la Marne avec son régiment de cavalerie. Puis, au début de 1915,

ç'avait été le tour de Marie et de Paul, de Kitty et du banquier Alfons Bräuer.

— Je viens justement de recevoir des nouvelles de Klaus, répondit Elisabeth en fouillant dans son petit sac à la recherche de la carte postale. Son régiment est stationné près d'Anvers, mais il semblerait qu'il doive bientôt se mettre en route pour le sud. Il n'a évidemment pas le droit de dire où...

— Le sud, ah... grommela Johann Melzer. Et toi, toujours en bonne forme ?

Elisabeth rougit sous le regard attentif de son père. En octobre de l'année précédente, son époux avait eu une permission de quelques jours, pendant laquelle il avait on ne peut mieux rempli ses devoirs conjugaux. Elisabeth avait ardemment espéré tomber enfin enceinte. Mais rien. Les pénibles menstruations s'étaient poursuivies avec une ponctualité maligne, accompagnées des habituelles migraines et crampes abdominales.

— Ça va bien, Papa. Merci de t'en inquiéter...

Paul fit glisser son assiette vers sa sœur et la pria de se servir. Lui était incapable d'avaler une bouchée.

Elisabeth ne put résister au pâté de foie. Grands dieux, il en faisait des chichis, Paul. Certes, Marie n'était pas à la fête, mais elle était en train de mettre leur enfant au monde. Et Kitty aussi était enceinte. Elle-même était la seule à être privée des joies de la maternité, ce qui dans le fond n'avait rien pour la surprendre. Kitty était l'adorable petit elfe choyé par le destin, tous ses désirs se voyaient exaucer... Elisabeth fit un effort pour se ressaisir, il n'était pas question de commencer à s'apitoyer sur soi. D'autant moins qu'elle était décidée à accomplir à sa façon son devoir envers l'empereur et sa patrie.

— Tu sais, Papa, commença-t-elle en souriant tandis que Paul ressortait en hâte dans le couloir. Je crois que, compte tenu de notre position sociale et de l'espace dont nous disposons à la villa, nous n'avons pas d'autre choix. Klaus m'a dit clairement qu'il ne comprenait pas tes hésitations. Après tout, c'est notre devoir de patriotes...

— Mais de quoi parles-tu ? demanda Johann Melzer avec méfiance. Tout de même pas de cette idée absurde d'installer un hôpital militaire dans nos murs ? Tu ferais mieux d'oublier ça tout de suite !

Elisabeth ne se laissa pas démonter, elle s'était attendue à rencontrer un refus. Sa mère était déjà à moitié acquise au projet. M^{me} von Sontheim n'avait-elle pas aménagé un hôpital chez elle ? Quant aux parents de sa meilleure amie, Dorothea, ils avaient mis à cet effet une de leurs maisons à disposition. Pour accueillir des officiers, bien entendu : on ne voulait pas avoir à héberger des rustres pouilleux et incultes.

— Le vestibule offrirait de la place pour dix lits au moins et on pourrait aménager une salle d'opération dans la buanderie.

— Non !

Pour marquer son opposition, Johann Melzer attrapa la bouteille de whisky et se versa une bonne rasade. Puis il expliqua que le vestibule était ouvert à tous les vents, ce qui était extrêmement mauvais pour des malades, qu'en plus il y faisait sombre, et surtout que tous ceux qui viendraient devraient nécessairement passer devant les lits puisque c'était par là qu'on pénétrait dans la villa.

— Tu oublies qu'il y a une seconde entrée par le jardin et la terrasse. Quant aux courants d'air, on peut facilement y remédier avec d'épais rideaux. Non, je pense que le vestibule est parfaitement adapté. Il est vaste, aéré, facilement accessible depuis les communs...

Johann Melzer vida son verre et le reposa sur la table d'un geste brusque.

— Tant que j'aurai mon mot à dire dans cette maison, il n'en sera pas question. Nous avons déjà suffisamment de bouches à nourrir et l'usine nous cause assez de soucis comme ça.

Avant qu'Elisabeth ait pu répondre, il poursuivit :

— Je ne sais pas comment j'arriverai à payer mes ouvriers ni même si j'aurai encore de quoi les occuper. Le coton manque depuis le début de la guerre, maintenant c'est au tour de la laine. Et mes machines ne sont pas faites

pour filer le chanvre. Alors fiche-moi la paix avec ce projet absurde, autrement je...

Dans le couloir on entendit du mouvement, la voix excitée de Kitty, des claquements de portes, Else qui courait avec une corbeille de linge. Épouvantée, Elisabeth vit que les draps blancs étaient tachés de sang clair.

— Tu as une fille, mon petit Paul ! cria Kitty depuis l'étage. Un tout petit bout de chou. Oh là là, elle est minuscule, mais elle a déjà des petits bras et des petites mains, et même des petits doigts et des ongles. La sage-femme l'a confiée à Augusta pour qu'elle la lave...

Paul s'élança dans l'escalier, mais Kitty l'intercepta à mi-chemin et, se jetant dans ses bras, pleura de bonheur contre son épaule.

— Lâche-moi, Kitty ! cria-t-il avec impatience en essayant de se dégager.

— Oui, oui, tout de suite, sanglota-t-elle en le retenant fermement. Attends qu'on lui ait fait sa toilette et qu'on te la remette bien emmaillotée. Ah, Paul, elle est si adorable. Et Marie a été si courageuse. Je n'y arriverai sûrement pas, maintenant je le sais. Je couvrirai tout Augsburg d'injures si je dois endurer ça...

Elisabeth, qui se trouvait sur le seuil de la salle à manger, poussa un soupir agacé. Pourquoi fallait-il que Marie ait son enfant juste à ce moment-là ? Elle avait en réserve un bon paquet d'arguments qui lui auraient permis de coincer son père. Mais celui-ci s'était levé et l'avait rejointe dans le couloir.

— Une fille, dit-il, mécontent. Enfin, l'essentiel, c'est que la mère et l'enfant se portent bien.

Il dut s'écarter pour laisser passer Augusta portant le berceau en bois qui avait autrefois accueilli le petit Paul, puis ses deux sœurs. L'objet venait de la maison des Maydorn, la branche familiale aristocratique de Poméranie, et avait sans doute aidé plus d'un nourrisson de sang bleu à s'endormir.

— Marie ! lança Paul, arrivé à l'étage. Est-ce que ça va, chérie ? Laissez-moi entrer à la fin !

— Pas encore ! fit la voix autoritaire de la sage-femme.

— Cette personne est horrible, s'indigna Kitty. Quand ce sera mon tour, je ne veux surtout pas voir cette mégère. Elle fait comme si la villa lui appartenait. Non, mais tu imagines ? Elle a même donné des ordres à Maman...

Elisabeth se décida enfin à sortir de la salle à manger et à prendre part à ce qui se passait. Elle était terriblement curieuse de voir le nourrisson. Une fille ! C'était bien fait pour Marie. Quelle déception pour Papa ! Lui qui espérait un garçon afin de pouvoir lui léguer l'usine...

À présent, on entendait chuchoter en haut, Paul et Kitty se tenaient près de l'escalier, la mine gênée. *C'est bizarre, songea Elisabeth. Marie a-t-elle un problème ? A-t-elle perdu trop de sang ? Risque-t-elle de mourir d'épuisement ?*

Soudain prise de palpitations, elle dut s'agripper à la rampe en gravissant les marches. Elle aurait très volontiers gratifié Marie d'une petite fièvre, mais ne voulait pas la voir déjà quitter ce monde.

La porte de la chambre s'ouvrit pour laisser passage à sa mère. Elle était sens dessus dessous, la pauvre. Toute rouge, la blouse maculée de taches humides. Sa main tremblait lorsqu'elle ramena derrière son oreille une mèche qui s'était échappée.

— Paul, mon cher Paul...

— Pour l'amour du ciel, Maman ! Qu'est-ce qui s'est passé ?

Il se précipita vers sa mère sans pouvoir en dire plus.

— C'est... c'est incroyable, sanglota Alicia Melzer. Tu as un fils.

Personne ne comprit ce qu'elle voulait dire, Elisabeth encore moins que les autres. On avait parlé d'une fille, et soudain c'était un fils. La sage-femme était-elle ivre ? Était-elle incapable de distinguer un garçon d'une fille ?

— Un fils ? bredouilla Paul. Donc ce n'est pas une fille mais un fils ? Et Marie, comment va-t-elle ?

Alicia dut s'appuyer contre le mur. Elle ferma les yeux un instant et posa le dos de sa main sur son front brûlant. Elle sourit.

— Ta femme a donné naissance à des jumeaux, une fille et un garçon. Comment elle va ? Eh bien, quand je suis sortie, elle allait on ne peut mieux...

Elisabeth s'immobilisa dans l'escalier. Sa peur se changea sur-le-champ en colère. Des jumeaux ! C'était inconcevable ! Certains avaient décidément plus de chance que d'autres. En plus, Marie semblait avoir bien supporté l'accouchement. C'est alors qu'on perçut les vagissements d'un nourrisson, le son en était faible et étouffé comme si la petite créature devait fournir des efforts considérables pour produire ces bruits. Le cœur d'Elisabeth se serra et elle fut envahie par une grande tendresse. Les deux bébés devaient être minuscules, car il leur avait fallu partager le ventre de leur mère.

On vit enfin apparaître la sage-femme, une personne trapue aux cheveux grisonnants et aux grosses joues striées de veinules rouges. Elle portait un tablier blanc fraîchement amidonné, qu'elle venait sans doute de nouer sur sa robe noire. Au creux de ses bras robustes reposaient deux paquets blancs. Les nouveau-nés étaient enveloppés dans des châles, on n'apercevait que leurs petites têtes roses. Paul regarda ses enfants, les sourcils froncés. Il avait l'air incrédule, et même stupéfait.

— Ils... ils sont en bonne santé, n'est-ce pas ? demanda-t-il à la sage-femme.

— Pour ça oui, ils le sont !

— C'est juste que... bredouilla Paul.

Planté là, les yeux rivés sur ces bébés beaucoup trop petits, il ne respirait pas précisément la fierté paternelle. Les nourrissons avaient la figure grimaçante, les yeux réduits à des fentes, le nez, deux petits trous. Seules les bouches paraissaient grandes. L'un des deux pleurnichait, émettant des bruits curieusement étranglés et désespérés.

— Qui est le garçon ? s'enquit Johann Melzer, qui les avait rejoints.

— Le petit braillard. Il est moins gros que sa sœur, mais déjà décidé à protester contre les conditions de vie sur cette Terre.

La sage-femme sourit – elle au moins semblait satisfaite du résultat de ses efforts. Et elle n’essaya pas de retenir Paul lorsqu’il se précipita dans la chambre.

— Marie ! l’entendit dire Elisabeth. Ma pauvre, ma douce petite femme. Quel affreux calvaire ! Comment te sens-tu ? Ils sont formidables, nos enfants... nos enfants...

— Ils te plaisent ? demanda Marie en riant tout bas. Deux d’un coup, c’est bien pratique, n’est-ce pas ?

— Marie, chuchota Paul, débordant de tendresse.

Elisabeth n’entendit pas la suite, qui d’ailleurs n’était pas destinée aux curieux.

Elle sentit grossir et grossir encore une boule dans sa gorge. Tout cela était si touchant. Comme elle souhaitait qu’un jour Klaus lui témoigne la même tendresse reconnaissante ! Elle serra sa mère dans ses bras et se rendit soudain compte qu’elle pleurait.

— Vous avez déjà choisi les prénoms ? demanda la sage-femme.

— Bien sûr, répondit Alicia Melzer en caressant le dos d’Elisabeth. La fille s’appellera Dorothea et le garçon, Leopold.

— Dodo et Leo, s’écria Kitty avec enthousiasme. Mon petit Papa, ouvre donc le champagne, je vais remplir les verres. Si seulement notre bon Humbert était là ! Personne ne sait mieux que lui verser le champagne et servir les coupes. Allons-y, allons-y, ces deux-là ont une foule de choses à se dire sans témoins...

On se rendit au salon rouge, on envoya chercher Else pour qu’elle apporte les verres tandis que Johann Melzer descendait à la cave. En ce jour de joie, le personnel était convié à boire une gorgée à la santé de la progéniture des Melzer. Kitty remplit les coupes, Alicia fit venir la cuisinière et Hanna, Else monta avec un plateau dans la chambre, où elle offrit la pétillante boisson aux heureux parents, puis à Augusta et à la sage-femme.

— Portons un toast à nos nouveaux petits Terriens, lança Johann Melzer. Que les saints anges de Dieu veillent

sur eux comme ils veillent fidèlement sur notre patrie bien-aimée et notre empereur...

On but à la santé de Dodo et de Leo, de Marie, la jeune mère, des nouveaux parents et bien sûr de l'empereur. La cuisinière Brunnenmayer affirma avoir su depuis longtemps que madame attendait des jumeaux parce qu'elle avait les jambes gonflées, et Hanna demanda si elle serait autorisée à promener les enfants dans leur landau. On le lui promit – sous réserve qu'elle soit accompagnée d'une bonne d'enfants, qu'il fallait d'ailleurs engager.

— Voilà longtemps que je n'avais pas été si heureuse et soulagée, déclara Alicia lorsque la famille se retrouva seule.

Elle avait les yeux brillants, une demi-coupe avait suffi à la griser après toute cette excitation.

— J'ai l'impression d'être revenue des années en arrière. À l'époque où nous étions encore jeunes, Johann. Et nos enfants petits. Tu te souviens ? Leurs rires dans le vestibule. Et comme ils faisaient les fous dans le parc au grand désespoir du jardinier...

Johann Melzer avait juste trempé ses lèvres dans sa coupe. Il la posa pour prendre sa femme dans ses bras, un geste dont ils avaient depuis longtemps perdu l'habitude. Elisabeth vit sa mère fermer les yeux en souriant et presser sa joue brûlante contre l'épaule de son mari.

— Heureux qui peut se réclamer d'un bonheur passé, chuchota celui-ci. C'est un trésor que personne ne lui ôtera.

CHAPITRE 2

— **M**AIS QU'EST-CE QUE TU FABRIQUES à la fin ? demanda Else à Hanna avec irritation. Ça fait un quart d'heure que j'attends sous la pluie ! Si on arrive trop tard pour la viande et la charcuterie, je dirai à madame que c'est de ta faute.

Else était de mauvaise humeur et, comme à l'accoutumée, ne se gênait pas pour se défouler sur Hanna. Peu loquace, effacée, Else n'osait jamais se rebiffer contre Augusta, qui avait du répondant, ni contre l'énergique cuisinière. Et avec ses maîtres elle était d'une soumission obséquieuse. Hanna, constamment punie et réprimandée, représentait l'exutoire idéal.

La jeune fille portait avec peine un grand panier à anses contenant un sac grossier en toile d'ortie. On espérait trouver peut-être quelques pommes de terre.

— J'ai dû faire la vaisselle et apporter un seau de charbon, répondit-elle à sa compagne, qui l'attendait en manteau et chapeau sous l'auvent à colonnes.

En réalité, elle n'avait pas le droit d'être là, les domestiques étant censés utiliser les deux entrées latérales. Attendu sous la pluie, mon œil ! Son manteau ne montrait pas la moindre trace d'humidité.